



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales , C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

Courriel : info@amissfs.com / www.amissfs.com

Le texte officiel de Benoît XVI

Anglicanorum cœtibus

Constitution Apostolique sur l'établissement d'ordinariats anglicans... dans l'Église catholique (O.R. 9.11.2009)

«...Dans les séminaires, on finira donc par avoir des séminaristes mariés, des ex-anglicans, à côté de célibataires catholiques»

«Récemment, sous l'action du Saint Esprit, des groupes d'anglicans ont demandé de manière répétée et insistante à être reçus dans la pleine communion catholique, à titre individuel mais aussi collectivement. Le Siège apostolique a répondu favorablement à ces demandes...

Cette unique Eglise du Christ dont nous professons dans le Symbole qu'elle est une, sainte, catholique et apostolique “subsiste dans l'Eglise catholique... bien que des éléments nombreux de sanctification et de vérité se trouvent hors de ses structures...”

...Cette Constitution Apostolique fournit le cadre normatif général... pour les fidèles anglicans qui désirent entrer collectivement dans la pleine communion avec l'Eglise catholique. A cette Constitution s'ajoutent des *Normes complémentaires* publiées par le Siège apostolique.

Les ordinariats... sont érigés par la Congrégation pour la doctrine de la foi... Sur le territoire d'une conférence épiscopale particulière, un ou plusieurs ordinariats peuvent être érigés selon les besoins.

Chaque ordinariat... est juridiquement assimilé à un diocèse.

Le Catéchisme de l'Eglise catholique est l'expression officielle de la foi catholique professée par les membres de l'ordinariat...

La Révolution anticélibat

L'ordinariat a la faculté de célébrer l'Eucharistie et les autres sacrements... selon les livres liturgiques propres à la tradition anglicane qui auront été approuvés par le Saint-Siège, de sorte que soient maintenues au sein de l'Eglise catholique les traditions liturgiques, spirituelles et pastorales de la Communion anglicane, comme un don précieux qui nourrit la foi des membres... et un trésor à partager.

L'ordinaire... pourra également demander au Pontife romain,... en dérogation au can. 277, § 1, que soient admis à l'ordre sacerdotal, au cas par cas, des hommes mariés en fonction de critères approuvés par le Saint-Siège.

Les candidats aux ordres sacrés dans un ordinariat devront être préparés avec les autres séminaristes... Afin de répondre aux besoins particuliers des séminaristes de l'ordinariat et les former au patrimoine anglican, l'ordinaire pourra également

ment établir des programmes d'études... en lien avec les facultés de théologie catholique existantes.

L'ordinaire... pourra ériger, avec l'accord du Saint-Siège, des paroisses personnelles pour les fidèles qui appartiennent à l'ordinariat (anglican).

Les pasteurs de l'ordinariat jouiront de tous les droits... dans les situations prévues par les Normes complémentaires, ces droits et obligations devront être exercés avec l'aide pastorale...

NOUS DÉSIRONS QUE NOS DISPOSITIONS ET NORMES SOIENT VALIDES ET EFFECTIVES DES À PRÉSENT nonobstant... les Constitutions apostoliques et les ordonnances de nos prédécesseurs, ou toutes autres prescriptions...»

(Benoît XVI, *Anglicanorum cœtibus*, donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 4 novembre 2009, en la fête de Saint Charles Borromée).

Mais ces normes sont flexibles

Sur la même page de l'Osservatore Romano, le recteur de la Grégorienne (S.J.), titre : (une) «norme essentielle pour une structure canonique **flexible**.» (O.R. 9.11.2009)

Dans l'O.R. du 1.11.2009. Mgr Almeira, Président de la Commission épiscopale pour les relations interconfessionnelles nous dit aussi : «...*Sans qu'ils aient à renoncer à la formule historique des traditions spirituelles, liturgiques et disciplinaires de l'anglicanisme... le dialogue avance vers l'unité visible, uniquement en respectant la foi de chacune des églises... L'entrée de tant d'anglicans dans l'Eglise catholique n'aurait pas été possible sans la*

convergence doctrinale obtenue par le dialogue œcuménique entre catholiques et anglicans au cours des quarante dernières années»

(IL NE SONT DONC PAS DEVENUS CATHOLIQUES ? QU'Y A-T-IL DE CHANGÉ ALORS ?)

La revue catholique de gauche “*Adista*” du 30.10.2009, citant goguenarde l'ex-directeur de l'hebdomadaire des Jésuites USA, grand admirateur de Benoît XVI, nous fait comprendre le pourquoi de cette NON CONVERSION : «*Les nouvelles procédures pourraient conduire à une révolution dans l'Eglise... Le clergé anglican passé à Rome représente UN APPROVISIONNEMENT CONSIDÉRABLE DE PRÉTRES MARIÉS... Sur le plan liturgique ensuite les choses vont se compliquer, avec la cohabitation de trois liturgies catholiques : la liturgie tridentine, la liturgie conciliaire et maintenant la liturgie anglicane... Mais le problème le plus enchevêtré, on l'aura avec la question des prêtres mariés : ils sont déjà nombreux à saisir la balle au bond et à demander pourquoi les catholiques de rite latin ne pourraient pas aussi en avoir. L'organisme “Futurechurch” dont la directrice, Sr Schenk, ne tarit pas d'éloge pour la flexibilité du Vatican, exprime toutefois l'exigence “d'un sacerdoce catholique marié même pour le rite latin...” Dans les séminaires, on finira donc par avoir des séminaristes mariés, des ex-anglicans, à côté de célibataires catholiques.»*

Voilà que tout devient logique ! Voilà donc pourquoi il fallait “enlever” l'excommunication aux quatre Évêques de la Fraternité S.S.P. X. On endort pour mieux porter l'estocade.

Que *Notre-Dame du Bon Succès* veille sur ses petites brebis.

LE MYTHE DE L'ÉVOLUTION

Par Danièle Masson, Tiré de *Présent*, 7 novembre 2009

«Lorsque l'Armée Rouge occupa son diocèse, un évêque chinois constata avec surprise qu'elle n'entreprit pas d'endoctrinement marxiste. Il vit apparaître dans les villages des cours de darwinisme, jugés sans doute plus efficaces pour troubler la foi des fidèles.»

Telle est la conclusion, en forme de chute, du chapitre “*Création*” du livre d'André Boulet, sm, *Création et rédemption à l'épreuve de l'évolution*, publié chez Téqui en avril 2009, et qui complète heureusement *L'évolution, une difficulté pour la*

science, un danger pour la foi, de Dominique Tassot, publié également chez Téqui en 2009.

Les dévots ont frappé fort

Quand on est, comme moi, catéchiste depuis de nombreuses années, et quand on est, lors de séance sur le premier article du Credo, «Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre», confronté au dogme de l'évolution qui s'est souvent imposé aux enfants dès le primaire, on est bien obligé de prendre en compte ce nou-

veau dogme. Même si les réactions des enfants sont parfois surprenantes de bon sens et d'audace. Ainsi ma petite-fille (huit ans et demi) : «*Croire que l'homme descend du singe, c'est comme croire au Père Noël !*»

A l'occasion de 2009, «*l'année Darwin*», ses dévots ont frappé fort. Un certain Atila Özer (qui se cache sous cet émule du fléau de Dieu ?) présente, dans *Valeurs actuelles* du 2 avril 2009, Darwin comme «unique alternative à l'obscurantisme». Dans *Valeurs mutualistes* (magazine des adhérents MGEN, dont je fais partie, après trente-huit ans de bons et loyaux services à l'Éducation nationale), Patrick Tort affirme avec superbe que «la transformation des espèces n'est plus remise en cause», sinon par les «lobbies politico-créationnistes» qui, sur fond de crise mondiale et d'angoisse collective, recourent aux «réassurances théocratiques». Bref, les Lumières dissipent l'obscurantisme, et la raison revient victorieuse des terrreurs millénaristes.

Un tel manichéisme témoigne que l'on a quitté le terrain scientifique pour s'engager sur celui de la passion idéologique. Et que le but des évolutionnistes n'est pas de chercher la vérité, mais de se passer de Dieu, de ne rien Lui devoir, ni reconnaissance ni morale.

Un transformisme spiritualiste ?

Bien sûr, Dieu aurait pu sauver l'évolution. C'est ce que les frères Bogdanov, astrophysiciens, suggéraient à Jean Guitton, dans *Dieu et la science* : «*Dès l'atome primitif est inscrite la finalité qui va conduire à l'avènement de l'homme, quelque chose est inscrit au départ qui implique qu'on n'en reste pas au départ.*»

On se rappelle le mot de Jean-Paul II, en 1996 : «l'évolution est plus qu'une hypothèse». C'était l'amorce d'un transformisme spiritualiste (Dieu programmant l'évolution) face au transformisme matérialiste (tout vient du hasard). Mais le cardinal Ratzinger, mieux inspiré, reliait, en 1989, la crise de la foi en Europe au «déclin de la doctrine de la création». Car les évolutionnistes, même les plus honnêtes, sont contraints, à cause d'*a priori* athées nullement scientifiques, à des impasses. Ainsi François Jacob, prix Nobel de médecine : «L'être vivant représente bien l'exécution d'un dessein, mais qu'aucune intelligence n'a conçu. Il tend vers un but, mais qu'aucune volonté n'a choisi.» Et donc, pas de pilote dans l'avion, et même, ô Voltaire, une horloge sans horloger !

Contester au nom de la science

C'est donc sur le plan scientifique qu'il faut se placer pour contester l'idéologie évolutionniste : Georges Salet l'avait déjà fait dans *Hasard et certitude* (1972, réédité en 2003 chez Téqui) en réponse à *Hasard et nécessité* de Jacques Monod, qui attribuait au hasard le miracle humain : «*L'univers n'était pas gros de la vie, ni la biosphère de l'homme. Notre numéro est sorti au jeu de Monte Carlo.*» Salet démontre que le postulat évolutionniste : mutations produites au hasard puis sélection naturelle qui élimine les êtres désavantageés et préserve les meilleurs, est un non-sens scientifique. D'une part, parce que si l'on a constaté, au sein d'une espèce, des évolutions indifférentes ou régressives (micro-évolution), on n'a jamais constaté d'évolution progressive par l'apparition d'organes nouveaux permettant le passage d'une espèce à l'autre (macro-évolution). D'autre part (et c'est l'originalité de Salet) parce que les lois du hasard sont des lois naturelles qui s'imposent aux savants et excluent, même avec des durées fantastiques, la probabilité d'un organe nouveau, si modeste soit-il.

C'est aussi sur le plan scientifique que se situent les livres de Dominique Tassot et d'André Boulet. On en retiendra surtout la fable de l'homme descendant du singe. Outre les supercheries, dont le but était l'invention des chaînons manquants décidément introuvables – homme de Piltdown, du Nébraska, de Pékin – on relèvera, avec Tassot, que de «*nos ancêtres*» – du Pithécanthrope à l'homme du Néanderthal – on n'a retrouvé que des os, alors que «90 % des informations qui caractérisent un être vivant résident dans des organes mous».

Et d'ailleurs, puisque les singes, étant contemporains de l'homme, ne peuvent être ses ancêtres, on a recours à un hypothétique «*ancêtre commun*», dont on ne retrouve nulle trace. Ce que constate plutôt la science, ce sont les stases, ou la stabilité des espèces : «*les fossiles d'une espèce donnée sont partout les mêmes, quels que soient les terrains dans lesquels on les trouve*». Et donc, «*l'affirmation d'une évolution des espèces relève d'un présupposé philosophique, non d'une légitime induction à partir de faits observés*». C'était d'ailleurs, dès 1953, dans son *Ce que je crois*, l'aveu de Jean Rostand, qui disait, à la manière d'un credo religieux, «*je crois fermement à l'évolution des êtres organisés*», tout en reconnaissant

honnêtement : «pour nous réconcilier avec cette idée vraiment bouleversante de la métamorphose organique, on doit bien convenir que la nature qui est sous nos yeux ne nous offre pas grand-chose».

Le concept de création, fondateur de la science moderne

Rien de bien nouveau, dira-t-on. Mais l'originalité des livres de Tassot et Boulet consiste, à la jointure de la science et de la foi, dans l'approfondissement du concept de création, «concept fondateur de la science moderne», selon Tassot, et son incompatibilité avec le transformisme, fût-il spiritueliste.

Dieu crée – œuvre trinitaire du Père, par le Fils, dans l'Esprit – et se repose le septième jour : ainsi «les causes secondes vont jouer leur rôle et la science devient possible» (Tassot). C'est l'idée d'une nature intelligible qu'exprimait Benoît XVI dans son discours de Ratisbonne : «La raison doit accepter la correspondance entre notre esprit et les structures rationnelles en œuvre dans la nature comme un fait donné.»

S'il est assez farfelu de penser qu'un Dieu qui crée l'homme à son image et ressemblance mette une âme humaine dans un corps de singe, la lecture de la Bible en son ensemble, Ancien et Nouveau Testament, va contre le dogme évolu-

tionniste, fût-il spiritualiste. Celui-ci suppose un Dieu qui tâtonne, fait des brouillons qu'il élimine, au profit, dans un temps long et selon un progrès irrésistible, de descendants perfectionnés. Or la Genèse évoque la perfection initiale du cosmos, œuvre d'un Dieu qui crée «chacun selon son espèce, portant sa semence», et qui contemple cette œuvre, chef-d'œuvre : «Et Il vit que cela était bon.» «Le premier couple fut d'emblée pleinement homme et femme, capable de vivre en amitié avec Dieu.»

C'est le péché originel, c'est la chute, négatrice en elle-même de l'idée de progrès, qui introduit une cassure dans la création, une rupture de l'harmonie primitive. En revanche, dit André Boulet : «Si l'évolution est la façon dont Dieu a choisi de créer, c'est à Lui qu'il faut attribuer imperfections, désordres de la création.» Le temps biblique, remarque-t-il encore, loin d'être un processus linéaire et continu, est «le temps ambivalent du péché et de la grâce», l'histoire du salut est faite «de chutes et de relèvements».

Il est dommage qu'à *Valeurs actuelles* et *Valeurs mutualistes*, on ignore Bogdanov, Salet, Tassot et Boulet, et que cette ignorance serve d'alibi, sous la plume guerrière d'Atila Özer – «le darwinisme reste maître du terrain... l'évolutionnisme a triomphé» – à un curieux triomphe, sans péril et sans gloire.

La dévotion réparatrice des cinq premiers samedis du mois

Le 10 décembre 1925, la Très Sainte Vierge apparut à sœur Lucie en lui montrant son Cœur entouré d'épines. L'Enfant-Jésus se tenant à côté d'elle lui dit : «Aie pitié du Cœur de ta Très Sainte Mère, couvert d'épines que les ingrats lui enfoncent à chaque instant, sans qu'il y ait personne pour les en retirer par un acte de réparation.»

La Sainte Vierge ajouta : «Vois, ma fille, mon Cœur couronné d'épines que les hommes ingratis lui enfoncent à chaque instant par des blasphèmes et des ingratitudes. Toi, du moins, tâche de me consoler, et dis à tous ceux qui, **cinq mois de suite, chaque premier samedi**, se confesseront et recevront la sainte Communion, diront le chapelet et me tiendront compagnie pendant quinze minutes en méditant sur les quinze mystères du Rosaire. Ceci dans un esprit de réparation à mon égard, que je promets de les assister à l'heure de la mort avec toutes les grâces nécessaires au salut de leurs âmes. »

«Pourquoi cinq samedis et non pas sept ou neuf» a-t-on demandé à sœur Lucie ? Ecouteons bien cette réponse qu'elle a reçue de Notre-Seigneur lui-même **la nuit du 29 au 30 mai 1930**. «**Ma fille, le motif est simple : il y a cinq sortes d'offenses et de blasphèmes contre le Cœur Immaculé de Marie :**

1) Les blasphèmes contre l'Immaculée Conception; 2) Contre sa virginité; 3) Contre la maternité divine, refusant en même temps de la reconnaître comme Mère des hommes; 4) Ceux qui cherchent publiquement à inculquer dans le cœur des enfants l'indifférence, le mépris et même la haine envers cette Mère Immaculée; 5) Ceux qui l'outragent directement dans ses images sacrées.»

(Cf *Mémoires et Lettres de sœur Lucie*)

Les minarets ?

A l'heure où l'on se permet de traiter de "raciste" 58 % de la population suisse (quel toupet !),
TOUJOURS ET ENCORE DES PERSÉCUTIONS CONTRE LES CHRÉTIENS

Indonésie

Des groupes islamistes menacent les communautés chrétiennes et réclament une réglementation plus stricte des cultes. Deux églises de la région de Jakarta... ont reçu des menaces d'attentat

Turquie

D'après une étude faite avec le soutien de l'Union européenne, un Turc sur trois ne désire pas avoir un chrétien comme voisin.

Somalie

Selon une source chrétienne, des militants du groupe extrémistes musulman al-Shabaad ont tué Omar Khalafe (69 ans) le 15 septembre 2009 lors d'un contrôle à 10 Km de Merca, ville portuaire la plus importante de cette région de Basse-Shabele, située à 70 Km de la capitale, Mogadiscio.

Il avait avec lui 25 Bibles qu'il voulait donner à un groupe de chrétiens... Ils ont fait descendre tous les passagers du bus, ont trouvé les Bibles d'Omar et l'ont abattu froidement...»

Chine

Une chrétienne et un chrétien, Li Mingshun et Zhang Yonghu, ont été condamnés à dix et sept ans de prison pour avoir aidé des réfugiés de Corée du Nord à traverser la Chine et rejoindre la Corée du Sud. Avec d'autres chrétiens, ils ont fourni la nourriture, le logement et le transport jusqu'en Mongolie à 61 réfugiés... Beaucoup de chrétiens coréens et chinois font partie de ces réseaux souterrains qui aident les réfugiés à fuir les persécutions...

Des femmes et des enfants (coréens) détenus en Chine sont vendus à l'industrie du sexe, disparaissent des registres légaux et tombent dans l'enfer et l'oubli du trafic d'êtres humains... Extrait du Bulletin AEM *Urgence*, décembre 2009

Marcel de Corte : *L'homme contre lui-même* (Chapitre VII)

LE MYTHE DU PROGRÈS

**(Texte d'une conférence prononcée à la Tribune des
"Mardis Universitaires" de l'Université Laval, Québec 1960)**

La notion de progrès est typiquement moderne. Pendant des millénaires, les hommes l'ont ignorée. Les langues anciennes n'ont même pas le mot pour l'exprimer.

La conception de nos pères lui est radicalement opposée : c'est celle de l'Âge d'Or, situé dans le plus lointain passé, époque heureuse et glorieuse dont les générations successives se sont de plus en plus éloignées :

*«Aetas parentum pejor avis tulit
 Nos nequiores, mox daturos
 Progeniem vitiosorem.»*

Pour mesurer le chemin parcouru, il suffit de comparer ces vers d'Horace à ceux de Hugo :

*«Sur l'horizon nouveau, fuit comme une fumée
 Toute l'antique histoire, affreuse et déformée :
 Les Temps sont venus...»*

Dans une formule pleine, Valéry a traduit cette mutation de l'Histoire : «Le fait nouveau tend à prendre toute l'importance que la tradition et le fait historique possédaient jusqu'ici».

Nos aïeux savaient que l'homme est un être limité de toutes parts : s'il se dépasse, la tentative se solde par l'échec, la ruine et la mort. La légende de Prométhée et le récit de la Genèse concordent : devenir l'égal des dieux est le péché par excellence. Pour le Grec bien né, la maxime : «Connais-toi toi-même» signifie que l'homme se reconnaît mortel en face des dieux immortels. Pour le chrétien, l'incommensurable distance qui sépare l'homme du Père céleste n'est comblée que s'il redevient un petit enfant. En proie au «progrès», le rationalisme moderne n'y a vu que «régression vers un état infantile».

Nos ancêtres estimait en outre que toute chose humaine a son bon et son mauvais côté, ainsi qu'en témoigne la plus rudimentaire expérience. Ils étaient si persuadés de l'alternance du bien et du mal dans la vie de l'homme qu'un bonheur perma-

nant, continu, sans nuages, les effrayait comme présage d'une grande catastrophe. Ayant le sens de l'absolu et de ce qui est hors de nos prises, ils avaient le sens du relatif. La paix est douce, mais elle amollit. La science est précieuse, mais elle incline aux enflures de l'orgueil. La richesse est tentante, mais elle ne fait pas le bonheur. Inversement, la guerre est atroce, mais elle engendre l'héroïsme. L'ignorance est risible, mais elle protège de sa carapace le diamant du bon sens, comme l'écorce d'un fruit en préserve la pulpe.

«J'aime à causer avec les paysans, disait encore Montesquieu, ils ne sont pas assez savants pour être bêtes.» La pauvreté est dure, mais elle trempe le caractère.

Ce qu'on gagne ici, on le perd là. Ce qui vient au son de la joyeuse flûte, retourne au son du tambour funèbre, prononçait sentencieusement ma grand-mère. Il n'est rien dans l'existence humaine qui soit parfait ou promu au parfait. Les valeurs les plus hautes auxquelles l'homme puisse atteindre : le Vrai, le Beau, le Bien, ont elles-mêmes leurs ombres. Ne sont-elles pas les plus précaires et les plus menacées ? Nul ne peut se maintenir au surplus à leur niveau sans effort ni souffrance. Partout l'abîme cotoie la cime.

L'expérience austère de la vie avait enseigné à nos aieux que tout se paie. Tout développement positif s'accompagne d'un développement négatif, comme dans la vie elle-même qui naît et croît, décline et se termine à la mort, pour se prolonger en un autre être du même rythme. Tout ce qui est humain est cyclique. La grâce surnaturelle échappe seule à cette loi du cercle qui régit la nature, si l'homme lui reste indéfectiblement fidèle. Le seul progrès que nos pères aient jamais admis est le progrès vertical, qui va de bas en haut, vers ce qu'ils appelaient ingénument le Ciel. Il n'y avait pour eux de progrès authentique que religieux, vivifié et vérifié par l'expérience et par la pratique des vertus théologales.

Rien n'est plus mortel à l'homme en tant qu'homme que la poursuite de la perfection totale. C'est le thème grec par excellence que cette horreur de la démesure. L'ordre formel qu'exprime l'Évangile : «Soyez parfaits comme votre Père des cieux est parfait», ne s'y oppose pas. L'ascension qu'il prescrit n'implique pas la continuité de l'humain au divin, propre à la *Gnose*. Elle en souligne plutôt la disparité des plans. Parce qu'il est dans le monde sans être du monde, le chrétien est un crucifié, comme son Maître. Le monde est une impasse où l'existence fait sa ronde, mais cette impasse n'est pas plafonnée. *Rorate caeli desuper*. L'acceptation de la limite est la condition même de l'obtention de l'Infini.

Nous, modernes, nous avons renoncé à entendre ces rudes et saines leçons. Du progrès relatif, avec ses biens et ses maux, nous avons fait un progrès absolu, avec son bien illusoire et son mal réel. Nous avons fait du progrès une sorte de dieu liquide dont le courant irrésistible entraîne l'humanité tout entière et dont le fracas assourdissant nous empêche d'accueillir les protestations de l'expérience. Nous imaginons que l'actif de notre fortune croît perpétuellement. Nous imaginons même qu'il n'est point de passif, sauf dérisoire. Ce qui est manifestement régression, nous le baptisons crise de croissance, et la formule couvre toutes nos chutes. Les guerres et les révolutions ne sont plus pour nous que des étapes dans la voie d'un progrès horizontal, en ligne droite, qui ne comporte aucune contrepartie, aucun recul, aucun retour cyclique. Pour bon nombre de chrétiens

même, la Croix ne se dresse plus vers le Ciel – *veritas de terra orta est* –, elle est immanente à la planète, elle y est enterrée, invisible désormais. C'est ce que d'aucuns appellent «le ferment évangélique». Plus rien ne se paie. En avant vers le meilleur des mondes ! C'est le cri unanime ! chacun s'ingénie du reste à rejeter la charge du progrès sur son voisin et sur la collectivité tout entière. A ce prix, le progrès ne coûte presque plus rien : un homme meurt, c'est un accident et le lot commun; cent hommes meurent, c'est une catastrophe rapidement emportée dans la chute quotidienne de ces feuilles éphémères qu'on appelle journaux; dix mille ou cent mille meurent, ce n'est plus qu'une statistique qui a l'honneur d'entrer dans les graves ouvrages consacrés à l'histoire de la civilisation. Qu'importent ces innombrables victimes du «progrès technique» et du «progrès social», que vous évoquez, me disait un jour un des adeptes de l'idéologie, au regard d'une humanité enfin unifiée !

Telle est la vision du progrès qui s'est accréditée depuis plus de deux siècles, malgré l'éclatant démenti des faits.

J'avoue qu'une pensée qui renonce à l'expérience et qui ne s'efforce point de distinguer le progrès authentique du progrès illusoire, me laisse pantois. Elle recouvre d'un badigeon éblouissant et mensonger quantité de faits qu'elle dénature. Elle nous fait prendre des vessies pour des lanternes. Elle est pareille à l'amour dont La Rochefoucauld nous assure qu'il prête son nom à une infinité de commerces où il n'a pas plus part que le Doge aux affaires de Venise.

Il convient donc d'exorciser nos esprits de cette ténébreuse philosophie du progrès absolu, que nous traînons depuis le siècle des Lumières et qui brouille toutes les perspectives.

Qu'il faille le faire est évident.

Le mythe du progrès indéfini réapparaît aujourd'hui sous des rajeunissements divers. Pour les uns, l'univers évolue de «biosphère» en «noosphère», et de «noosphère» en «christosphère», vers un «point Oméga» : ils réintègrent le Christ oublié dans la rassurante atmosphère de la science-fiction ! Pour les autres, le mouvement de l'histoire emporte l'humanité vers la fin de toutes les aliénations humaines. Les théories de l'évolution et les souffles des révolutions associés sont en train d'envoûter un nombre croissant d'esprits avec un succès tel qu'ils n'ont rien à envier au marquis de Condorcet sous la guillotine.

Une croyance s'indure qu'il existe un progrès au singulier, un progrès général, qui n'est pas le progrès d'un être particulier, de quelqu'un ou de quelque chose, mais qui est une sorte d'entité géante et majusculaire, s'accroissant perpétuellement et de toutes les manières : un progrès dont les hommes ne seraient que les cellules transitoires, emportées dans une course en avant dans le temps et dans l'espace. Telle est la Gnose de notre époque, dont les professionnels de l'intelligence sont pour la plupart les dupes.

Sans doute, accolera-t-on parfois à ce progrès une qualification d'apparence limitative. On célébrera le progrès des sciences, le progrès des arts, le progrès social, le progrès de la démocratie, le progrès de l'émancipation des peuples, le progrès de la paix, etc. Mais, dans la pensée ou plutôt dans l'imagination de la plupart des hommes d'aujourd'hui, même cultivés, il ne s'agit là que de prises de vue sur un progrès global et unique

qui fait corps avec la civilisation, avec l'humanité, avec l'univers. Il n'est pas douteux que l'image d'un nouveau paradis terrestre vers lequel convergeraient invinciblement tous les courants de l'histoire, hante sans cesse l'esprit de nos contemporains. Le prestige persistant de doctrines mille fois réfutées par les faits, telles que le socialisme ou le communisme, en témoigne à suffisance. A la porte de l'Éden, l'Ange à l'épée flamboyante est désormais remplacé par un écriteau : «Fermé pour cause de reconstruction». L'humanité actuelle vit de cette promesse toujours protestée et toujours réitérée avec le même succès publicitaire. Les adversaires du communisme sont obligés de l'adopter eux-mêmes dans leurs propagandes, tant elle fait corps avec les aspirations des masses. L'homme moderne ne se nourrit plus du passé. Il est tendu vers l'avenir. Sa vision du monde est *eschatologique*. Il est persuadé que l'humanité est entraînée, d'âge en âge, à travers de multiples remous et de nombreuses crises de croissance dont il n'a pas le moindre souci, dans une marche collective vers une société parfaite où le bonheur sera gratuitement distribué à domicile comme l'eau et le gaz. Toutes les aspirations de l'homme moderne vers un «avenir meilleur», vers «des lendemains qui chantent», vers un «futur Âge d'Or», se concentrent dans le mythe du progrès.

Depuis 1848, ce mythe n'a rien perdu de sa faveur. Il n'a pas changé depuis ses chantres du XIXe siècle : Lamartine, Hugo, Renan, et tant d'autres. On serait bien en peine de découvrir un argument nouveau qui le confirmât, chez ses thuriféraires actuels. Le P. Teilhard de Chardin ressemble, comme un frère, à Edgar Quinet. Et lorsqu'on lit, sous la plume d'un éminent ecclésiastique d'aujourd'hui, que «le monde évolue vers plus d'esprit et de liberté», on croit se trouver devant un texte de Lamennais.

Il n'est pas difficile de découvrir la raison de ce paradoxal immobilisme dogmatique. La notion du progrès ne se situe pas dans la sphère rationnelle de la preuve, mais dans la sphère irrationnelle du fidéisme à l'état pur. Elle résulte d'un acte de foi nu et d'une massive affirmation qui s'obstine dans la redite inlassable.

Personne, en effet, ne peut donner l'ombre d'une preuve qu'il existe un progrès universel. Personne ne peut démontrer que le progrès va vers le meilleur. La raison en est simple, bonne et droite : si nous sommes englobés, tous, autant que nous sommes sur la terre, dans un progrès universel et total, il nous est rigoureusement impossible de trouver un seul point de repère grâce auquel nous pourrions juger qu'il y a progrès. Le progrès ne se constate que par rapport à un point fixe. Or, par hypothèse, il ne peut y en avoir. Les rives du fleuve coulent, comme le fleuve lui-même, ou, plus exactement, il n'y a ni rives ni fleuve au flux universel qui nous emporte. Ce n'est donc que fictivement que nous pouvons nous placer en dehors de lui pour dire qu'il est, pour en contempler le déroulement et pour en établir les phases. L'affirmation qu'il existe un progrès global de l'humanité est fondée sur une fiction arbitraire et sur un mirage de l'imagination : *chimera bombinans in vacuo !* La vérité est que le progrès, au sens absolu et singulier du terme, est un mythe qui ne résiste pas un seul instant à l'examen. Ce mythe suppose qu'il existe un spectateur du progrès universel qui, échappant au progrès total, l'affirme et le nie en même temps. Il le pose par une opération logique de l'esprit et le ruine du même coup et par le même acte. Tous les mouvements de

l'histoire, athées ou baptisés, sont des êtres de raison qui extraient mythiquement du relatif à l'absolu.

Comment ce mythe s'est-il donc imposé ?

Que cette croyance sans le moindre objet procède d'une foi et d'une espérance chrétiennes, dégradées et laïcisées, me paraît évident. Le mythe du progrès n'est autre que la transposition, au niveau du temps, de la bénédiction éternelle promise par le Christ aux élus. Il est la transmutation terrestre, uniquement terrestre, de la grande promesse du royaume de Dieu. Il est le produit de décomposition d'un christianisme qui a perdu son âme. «Les instincts surnaturels implantés dans l'âme humaine par plusieurs siècles de christianisme, écrit justement Gustave Thibon, survivent à l'extinction de la Foi vivante... En se matérialisant, la soif de l'absolu quitte la sphère de l'éternel pour s'installer dans un futur toujours reculant... si bien que l'adorateur du progrès n'est pas ébranlé dans sa foi en dépit des échecs et des méfaits de son idole... Imbu des promesses de l'absolu, il transcende les misères du relatif... Celles-ci ne sont pour lui que la rançon d'une ascension inéluctable et les douleurs d'un enfantement glorieux.» Puisqu'il n'y a plus de Père dans les cieux et qu'il n'y a plus de cieux, il ne reste que des hommes sur la terre, chargés d'engendrer l'absolu par une sorte d'immaculée conception caricaturale, et voués à devenir des dieux terrestres. A la demande du *Pater* : «Que votre règne arrive», Vigny substitue le motif conducteur de tous les comportements de l'homme moderne :

«Ton règne est arrivé, Esprit pur, Roi du Monde.»

Cette croyance totalement irrationnelle qui couve au sein du rationalisme, est aussi le point d'aboutissement d'un autre phénomène, propre à notre époque : la perte du sens du concret, de l'individuel, du charnel, de l'homme en chair et en os, dont l'esprit et le cœur sont toujours limités, et l'assomption corrélatrice des entités sociales, collectives, abstraites, désincarnées, qui apparaissent susceptibles d'extension indéfinie et qui tendent toutes, en leur universalité logique, à emboutir systématiquement l'homme et le monde.

S'il est un siècle où l'être humain en chair et en os soit compté pour rien ou ne soit plus que prétexte aux divagations cérébrales les plus échevelées et aux généralisations mathématiques les plus froides, c'est bien le nôtre, qui ne cesse de l'offrir en sacrifice, sanglant ou non, par dizaines de millions d'exemplaires, aux idoles de la politique et du fichier bureaucratique. Nos contemporains sont devenus insensibles à la présence charnelle d'autrui, à la leur même. Nous pourrions citer ici d'innombrables exemples : la substitution du sexe à la chair, de la famille comme élément démographique aux liens familiaux, des patries idéologiques aux patries incarnées dans des hommes et dans des paysages, du moralisme aux moeurs, de la politique idéologique à la politique expérimentale, des discours aux actes, de la quantité à la qualité, du nombre à l'élite, de l'économie planifiée à l'économie concurrentielle, des classes et des masses aux individus, du diplôme à la vocation, de la fonction et du titre à l'énergie et à la capacité personnelles, du savoir à la sagesse, etc. Partout, se constatent la dévaluation du concret et, parallèlement, l'inflation d'abstractions collectives où l'homme en chair et en os se dilue et, à la limite, n'est plus qu'une apparence. Partout le signe remplace l'être signifié. Nous élaborons même, comme dit Simone Weil, «des signes de

signes», des concepts de concepts. Naguère encore les Autrichiens, les Sudètes, les Allemands s'aggloméraient dans le concept d'Europe aryenne. A leur suite, les habitants des pays occupés se fondaient dans un concept de libération nationale qui se liquéfiait dans le concept de libération économique, où le christianisme et le communisme, fraternellement associés, cumulaient leurs paradis respectifs. Aujourd'hui les individus se fusionnent dans leurs nations respectives et celle-ci dans l'ONU. Les êtres en chair et en os qui peuplent l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient sont engloutis dans des concepts nationalistes qui choient eux-mêmes dans le concept de l'Islam, lequel s'envase à son tour dans celui des peuples de couleur. Sur la scène de l'histoire contemporaine, des fictions collectives évoluent, pareilles aux hypostases et aux plérômes qui peuplaient les religions orientales à la fin de l'Empire romain. Est-il alors étonnant que toutes ces abstractions soient elles-mêmes englobées dans cette immense abstraction d'abstraction qu'est «le progrès universel», «l'évolution cosmique», «le mouvement de l'Histoire» ? L'homme contemporain, qui substitue sans cesse la représentation générale et abstraite des êtres et des choses à leur présence charnelle et concrète, considère le progrès comme le moteur d'un monde dont les hommes en chair et en os ne sont que les passagers inertes et sans vie. Il est impossible de ne point discerner derrière ces collectivités et ces collectivités de collectivités où l'individu se désintègre, l'action d'une force à laquelle le monde moderne s'abandonne et qu'il baptise «progrès». Le schème le plus général de toutes les abstractions collectives qui nous dévorent, a nom progrès. Le principe qui rassemble, malaxe et dissout toute présence concrète, s'appelle progrès. Grâce à lui, non seulement tout passe et rien ne demeure, mais rien ne résiste. La caractéristique essentielle du progrès est d'être irrésistible : il emporte l'individu déraciné en son flux unanime.

Une conséquence, d'une gravité extrême et trop souvent inaperçue, en découle. Dans les sociétés du passé, que le mythe du progrès n'enivrait pas encore, le pouvoir pouvait être aussi absolu que possible : il se heurtait cependant à des limites, à des réalités tenues pour inébranlables, à des normes considérées comme fixes, à des lois divines et humaines inscrites dans la nature des êtres et des choses, qui s'avéraient d'infranchissables digues puisque le progrès ne mobilisait pas toutes choses. Le pouvoir écrasait telle résistance. Il en pulvérisait une série. Mais il était incapable de les réduire toutes : la présence solide et décisive d'une réalité ultime obscurément perçue et vécue comme immuable arrêtait son expansion. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Le mythe du progrès a érodé toute permanence. La conversion de la réalité en idée favorise désormais toutes les manipulations et tous les changements.

La théorie du progrès universel offre à la volonté de puissance cet inestimable avantage de transformer le noyau indéformable des êtres et des choses en phantasme plastique où elle s'imprime sans effort et dont elle dirige sans peine le cours. Tous les conquérants du pouvoir l'ont adoptée et propagée. Il n'est pas une seule idéologie politique et sociale qui n'en use à dose plus ou moins massive. La monarchie décadente en a fait l'essai au XVIII^e siècle avec Turgot. L'aristocratie déchue a tenté de s'y retremper avec Madame de Staél, Chateaubriand et Tocqueville. Les démocraties bourgeoises n'ont cessé de s'y abreuver par la bouche de leurs rhéteurs et de leurs sophistes. Les démocraties socialistes y justifient leur despotisme. Les

manœuvriers du prolétariat ne se fatiguent pas d'en brandir le drapeau. Il n'est pas jusqu'à l'Église catholique elle-même dont certains représentants ne voient dans le progressisme et, selon la parole à peine caricaturale de Flaubert, dans «Jésus-Christ costumé en mécanicien conduisant la locomotive du Progrès à travers la forêt vierge», l'unique moyen de revigorir la foi.

Le mythe du progrès ne dominerait pas la politique et les sociétés contemporaines s'il ne trouvait dans l'esprit humain une tacite complicité. Il n'est pas exagéré de prétendre que l'idée de progrès est essentiellement à base de flatterie et qu'il offre à l'individu, non seulement les possibilités d'évasion hors de son être propre, mais encore toutes celles qui contribuent à transmuer sa vanité en tape-à-l'œil et en prestige. Si je m'installe dans l'irrésistible courant du progrès, je puis devenir sans frais autre et mieux que ce que je suis, je puis désérer la place que ma naissance, ma nature et mes dons m' enjoignent d'occuper dans l'univers, je puis être ce que je ne suis pas et que les autres sont ! Le progrès universel dont je m'enivre m'incite à me fuir dans l'illusion et dans l'étalage social. Je me sens capable, grâce à lui, de dépasser les autres, les attardés, les rétrogrades, sans autre effort que mental. Pour peu que je me place à sa pointe, que je sois du dernier bateau, que je me plie au conformisme de la nouveauté, je me convaincs aisément de mon excellence. Le mythe du progrès provoque ainsi l'avènement d'une «aristocratie» nouvelle de parvenus sans substance dont nous voyons les fantômes gesticuler sur tous les tréteaux du théâtre social. Dans cette course aux premières places, le plus vide, le plus idiot, le plus exhibitionniste a toutes les chances d'arriver. D'où cette loi dont nous pouvons vérifier chaque jour la portée : plus une société est progressiste, plus ses «élites» sont creuses et tonitruantes. Elles sont des abstractions sans contenu, des types sans personnalité : rien ne ressemble plus à une vedette qu'une autre vedette, à un politicien qu'un autre politicien, à un arriviste quelconque dans n'importe quel domaine qu'un autre arriviste, à une baudruche qu'une autre baudruche. Ils ne diffèrent qu'en couleur et en dimension. L'enflure quantitative seule les diversifie.

Ajoutons que la religion du progrès accélère le procès de substitution des êtres et des choses : les vedettes en tout genre se succèdent à toute vitesse; les politiciens, les hommes de lettres, les histrions qui paradent sur le grand théâtre du monde, les pseudo-génies que fabrique la propagande publicitaire sont pareils aux marques d'automobile ou aux machines à laver toujours plus up to-date et toujours plus clinquantes. Les ruptures entre le présent et la mince couche du passé dont l'homme moderne conserve la mémoire, se multiplient. Le décadent vit dans une fuite perpétuelle. Son comportement a la mobilité et la discontinuité du songe. Il ne garde rien parce qu'il n'assimile rien. Il s'assimile au contraire à tout ce qu'il désire, comme le caméléon prend la couleur du terrain où il se trouve. Il ne vit pas la vie, il est vécu par elle. Jung a sévèrement diagnostiqué cette conduite dans une formule : «La vie non vécue engendre la névrose».

Les individus et les peuples décadents s'uniformisent alors avec une rapidité déconcertante, selon le mode que leur proposent pour demain les grands couturiers de la politique, de l'art ou de la science. Cette standardisation n'exclut pas du reste l'incohérence : chacun se rue vers le nouveau, mais la nouveauté exclut la nouveauté antérieure. Avant-hier, Staline était un démocrate sublime et un des grands saints de l'Âge d'Or en

gestation; hier, il était le plus cruel des despotes; son successeur (N. S. Khrouchtchev) allait changer tout cela; le voici qui accède au pouvoir : enfin, un homme modéré, avide de paix; cet adepte de la coexistence pacifique devient subitement le bourreau de la Hongrie et, d'avatar en avatar, il propose derechef au monde éberlué, en honnête commis-voyageur en quête de bourgeoisie qu'on imagine, une compétition loyale entre le socialisme et le libéralisme; après son coup de théâtre à la Conférence au sommet (Paris 1960), le monde attend de lui d'autres avatars.

S'il est vrai que la santé mentale d'une époque se mesure à son degré de cohérence, le moins qu'on puisse dire de la nôtre est qu'elle est folle.

Aussi longtemps que l'homme contemporain restera tributaire de ce mythe absurde du progrès qui imprègne sa mentalité, la nature du seul progrès dont nous constatons l'existence, je veux dire le progrès technique, lui restera inintelligible, avec toutes les désastreuses conséquences qu'une telle cécité comporte et qui se manifestent déjà dans le domaine où l'incidence de la technique est la plus forte : l'économie, dont l'emprise sur la vie humaine actuelle est presque totale.

C'est en effet dans la technique moderne et dans son formidable déploiement que nos contemporains发现 la preuve irrécusable du progrès. Qui donc s'aviserait de nier la réalité du progrès technique ? L'évidence du progrès technique découle immédiatement de la définition même de la technique comme ensemble de procédés qui assurent à l'homme sa maîtrise d'un objet, son emprise sur les choses, sa capacité de dominer et de transformer, au sens le plus effectif du terme, le monde matériel extérieur. Par là même, selon la formule de Gabriel Marcel, la technique est «quelque chose qui est susceptible d'une mise au point de plus en plus précise, de plus en plus ajustée». Elle manifeste sans discussion possible ses possibilités de perfectionnement.

Mais il n'est pas moins indubitable que le progrès technique, le seul peut-être où le progrès ait une signification, est en train de «se mythologifier» sous nos yeux et que le mythe du progrès, un moment refoulé par deux guerres planétaires, s'est greffé sur lui, le parasite, s'en nourrit, tout en lui communiquant son caractère inintelligible. Les innombrables divagations, auxquelles donne lieu l'impact du progrès technique sur notre civilisation, les prévisions paradisiaques ou apocalyptiques qu'il suscite, les remous économiques, politiques et sociaux que son insertion provoque dans une humanité incapable de distinguer en lui la part de magie qui le dénature, sont assez éloquents à cet égard. Le progrès technique devient à son tour une abstraction géante dont l'homme contemporain est la proie : celle d'une humanité prométhéenne s'émancipant de la nature, la pliant à ses injonctions et l'organisant à son gré. Les dernières découvertes de l'automation, de l'électronique et de l'astronautique n'ont pas peu fait pour populariser cette image d'une humanité libérée de toutes ses antiques servitudes et enfin maîtresse de son destin. Le romantisme de certains «intellectuels», qui rêvent secrètement de régner sur le monde comme sur le papier auquel ils confient leurs espérances démesurées, a fait le reste. N'oublions pas le grand symbole de la collectivité russe unanime, forgeant là-bas avec enthousiasme un monde nouveau, où la matière est définitivement asservie à l'homme, et dont le marxisme distribue généreusement le modèle à la planète. N'omettons pas non plus le rythme de l'américanisation.

Il est évident que nous nous trouvons ici en présence d'un phénomène «religieux». Une véritable mystique de la technique est née. Comment ne pas s'apercevoir que l'homme contemporain n'éprouve plus la moindre vénération devant la nature, qu'il ne découvre plus en elle des dieux, qu'il ne l'appréhende plus comme un intermédiaire entre lui et l'Absolu ? C'est aux inventions et aux prouesses techniques que vont ses sentiments de vénération, d'admiration et de terreur. Je suis même fortement enclin, pour ma part, à penser que la technique a aujourd'hui son clergé et ses fidèles, et qu'elle se constitue en «église» avec ses ministres «qui savent», et ses adeptes profanes «qui ne savent pas» et qui «se confient» aux premiers au sens le plus littéral du terme. La preuve en est que la plupart de nos contemporains s'éprouvent dépendants de la technique jusqu'au tréfonds même de leur être : ce n'est pas seulement le monde extérieur qui se trouve soumis à la technique, mais eux-mêmes, en leur corps et en leur âme. La technique leur apparaît comme un principe absolu qui règne sur la totalité du réel, comme une sorte de divinité mystérieuse qui distribue selon son humeur le bien et le mal, et dont ils reçoivent les grâces s'ils ont recours à un spécialiste de son maniement. Le monde ancien se divisait en secteur naturel et en secteur surnaturel. Le monde moderne se partage en domaine artificiel et en domaine «surartificiel» dont les techniciens détiennent les clefs.

Les véritables techniciens souriront volontiers de ce fétichisme. La technique n'a pour eux rien de sacré, de gratuit, de divin. Ils connaissent la somme d'efforts qu'il faut déployer pour mettre au point une méthode, une machine, une organisation industrielle, etc. Ils se sentent soumis aux fins qu'ils poursuivent. L'adage de Bacon : *on ne domine la nature qu'en lui obéissant*, est leur maxime constante. C'est du reste cette humilité, cette patience, cette attention à l'objet qui rendent possible le progrès technique et qui enrichissent l'esprit. Dans toute la mesure où ils restent fidèles à ces vertus fondamentales, les véritables techniciens savent qu'il n'est point de progrès sans contre-partie, que leur emprise sur le monde n'est jamais totale et qu'à l'intérieur même de leur technique ils affrontent sans cesse un ensemble de facteurs interdépendants dont il est impossible de pousser l'un sans compromettre l'autre. L'expérience quotidienne des difficultés qu'ils ont à vaincre leur démontre que ces facteurs ne s'améliorent jamais simultanément et qu'en toute technique, quelle qu'elle soit, il existe un point d'équilibre, comme dans un organisme vivant, au-delà duquel le progrès se détériore et se mange lui-même. S'il y a dans toute technique donnée des possibilités de perfectionnements, celles-ci ne vont jamais au-delà d'une certaine marge critique. Le progrès «sensationnel» que représente l'automation est ici très typique : il est lui-même limité. Comme l'ont montré des spécialistes très savants MM. J.F. Coales, R.H. MacMillan et J.-J. Jonas, de l'Université de Cambridge, la pleine automation est un rêve : le coût des tout derniers ouvriers à éliminer serait absolument prohibitif ! Nous trouvons une autre application de cette loi dans la production en série. On croyait alors que, plus la division du travail était poussée, plus on réalisait d'économies. La division du travail, note justement G.C. Howans, professeur à l'Université de Harvard, comporte, comme n'importe quel autre processus, un degré à partir duquel les avantages décroissent : la monotonie et l'ennui diminuent le rendement.

Ce qui est vrai de la technique prise en elle-même, l'est davantage de la technique associée à l'homme : ici encore «un

clou chasse l'autre». Il est trop clair que le progrès technique s'effectue, humainement parlant, par substitution, par addition toujours accompagnée d'une soustraction. Si le progrès technique me permet d'aller de plus en plus vite d'un endroit à un autre, il m'interdit la rumination intérieure qui accompagne la marche. Si le journal et la radio m'apportent par leur technique des nouvelles de plus en plus rapides, ils me dispensent et m'interdisent de réfléchir. Si le chauffage central me protège efficacement du froid, il me supprime l'agrément de rêver devant un foyer ouvert. Chaque innovation technique exhausse une valeur et en dégrade une autre.

Quant à l'incidence sociale du progrès technique, il est inutile sans doute d'y insister : l'énorme accumulation des progrès techniques a multiplié les interdictions d'origine législative et administrative. Les facilités techniques dont nous disposons ont pour contre-coup de diminuer notre liberté. Si Rousseau revenait sur terre pour contempler notre civilisation technicienne, il serait plus que jamais convaincu d'avoir eu raison : l'homme est né libre, et partout il est dans les fers ! Nous augmentons nos pouvoirs techniques, mais, la spontanéité de nos réflexes sociaux se tarit : là où nous marchions naturellement, il nous faut d'innombrables bâquilles pour avancer d'un pas. Les assurances sociales en témoignent. Le technicien authentique sait tout cela : la nature de l'homme et celle du monde sont limitées; les peupliers ne peuvent grimper jusqu'au ciel; ce qui se remplit d'un côté se vide de l'autre; les avantages sont compensés par des inconvénients. Il suffit du reste d'ouvrir les yeux pour le constater : la grande ville moderne, création spectaculaire du progrès technique, comporte de prodigieuses facilités et d'innombrables servitudes. Mais l'homme de la rue, le philosophe, le théologien, l'intellectuel, le technicien lui-même, pour autant qu'ils sont des hommes de la rue, ne le savent pas.

On ne soulignera jamais assez à cet égard l'infinie distance qui sépare le praticien des techniques et l'utilisateur des techniques. Le premier se heurte sans cesse aux obstacles nouveaux que la technique engendre et il sait par expérience que les remèdes techniques qu'il y apporte ne peuvent s'accumuler indéfiniment sans une concentration de moyens telle qu'il devient incapable d'en contrôler la complexité. Mais celui qui dispose purement et simplement des résultats des techniques ignore cette mesure. Son regard n'est pas braqué sur ce point subtil d'équilibre où rôdent les risques de rupture, mais sur les bénéfices et les commodités qu'il tire des techniques, et dont il veut accroître indéfiniment la masse. Le praticien des techniques rencontre les exigences d'un objet auquel il doit se soumettre sous peine de le détruire. L'utilisateur des techniques ne rencontre que les exigences illimitées de sa subjectivité : il s'enfonce à perte de vue dans son désir de jouir toujours plus des bienfaits d'une technique, qu'il s'imagine intarissables, tout simplement parce qu'il n'a pas mis la main à la pâte et qu'il n'a pas personnellement affronté les bornes du réel. Son jugement et son action ne sont pas commandés par une expérience de la technique et de ses possibilités effectives mais par le monde nouveau que la technique construit autour de lui et qu'il n'appréhende que du dehors sans participer à sa création. J'insiste très fortement sur cette disparité entre le praticien des techniques et l'utilisateur des techniques, car elle nous livre sans doute le secret des difficultés et, ajouterai-je volontiers, si le mot n'avait déjà subi une certaine usure, de la tragédie de notre époque. Le monde des techniques est en train de se développer

autour de nous de telle manière que l'immense majorité des hommes est incapable d'en comprendre le fonctionnement, qu'elle s'y installe avec la prétention immoderée du parasite et du barbare dont nous pouvons déjà percevoir les désastreuses conséquences et que la pseudo-philosophie du progrès indéfini, renouvelée du XVIII^e siècle et camouflée «en mouvement de l'histoire», tente vainement de dissimuler.

Mais avant de pousser plus avant cette analyse, il convient d'examiner de très près les données du problème.

Il est indispensable tout d'abord de souligner que cette dissociation du praticien et de l'utilisateur des techniques est un phénomène récent et peut-être inédit dans l'histoire, du moins à un tel degré de généralité. On peut affirmer que le praticien et l'utilisateur des techniques coïncidaient autrefois plus ou moins. Rien ne nous permet de soupçonner que l'homme ordinaire de jadis était collé au monde des techniques comme l'huître au rocher ou le gui au chêne. De fait, aucune des inventions capitales du Moyen Âge, par exemple la traction animale à collier d'épaules, le gouvernail à charnière, la boussole, l'imprimerie, l'énergie hydraulique ou éolienne, etc., dont les répercussions sur la vie matérielle de l'époque furent aussi grandes que celles du machinisme sur la nôtre, ne paraît avoir fait sortir l'homme hors de ses gonds et suscité, individuellement ou socialement en lui, des prétentions démesurées. S'il ne connaissait pas les techniques à la manière de leur créateur, l'homme de jadis les avait au moins à l'usage incorporées à son être. Elles faisaient partie intégrante, au sens plein du mot, de son existence d'homme. Il les avait assimilées. Sa nature humaine les avait pour ainsi dire digérées et, de même que le corps transmua la matière inerte en sang et en vie, elle en avait naturalisé les artifices.

L'homme de jadis percevait instinctivement que les techniques avaient une signification limitée comme son être même et comme la nature où elles s'étaient acclimatées. Un peu à la manière de leurs inventeurs, il sentait qu'il ne pouvait les utiliser au-delà d'un certain point sans dommage. Il les vivait de l'intérieur. Il ne s'en servait pas comme d'un tremplin pour se dépasser et pour sortir hors des bornes de sa condition humaine. Une longue expérience de démesures, sanctionnées dans son âme et dans sa chair, lui avait inculqué l'horreur de la subjectivité livrée à elle-même, à ses impatiences et à ses dérèglements. La poésie épique, la tragédie, la philosophie grecque portent ici témoignage, aussi bien que la pensée hébraïque et que la conception chrétienne. Pour l'Hellène de la belle époque, pour le Juif pieux, pour le chrétien du Moyen Âge, l'infini, et plus encore l'indéfini qui en est la caricature obscène, sont interdits à l'homme en tant qu'homme : le châtiment s'abat sur l'être humain en proie à l'*hybris* : personne ne peut voir Dieu sans mourir; le surnaturel est un don gratuit qui passe par l'intermédiaire du Christ, Dieu fait homme et adapté pour ainsi dire à la hauteur de l'homme. Placé dans un tel climat, le progrès technique ne pouvait être que modéré, prudent, lent, presque flegmatique. Mais il était un progrès humain, assumé par l'homme, vécu et vivifié par lui comme s'il était la création d'un chacun.

La brusque prolifération des progrès techniques au cours des deux derniers siècles a disjoint cette harmonie entre la pratique et l'usage. C'est ici qu'éclate la relativité essentielle et constitutive du progrès. Il n'est pas un seul observateur impartial de cette invasion des techniques qui puisse nier l'énorme déséqui-

libre qu'elle a provoqué dans l'humanité : les plus enthousiastes sont obligés de l'appeler révolutionnaire. Or le moins qu'on puisse dire de toute révolution c'est qu'elle traîne derrière elle un long cortège confus de biens et de maux.

L'impact du progrès technique sur les sociétés contemporaines a eu d'incalculables conséquences. On ne le dira jamais assez : cette amélioration indéniable de la vie matérielle des hommes s'est projetée avec une brutalité inouïe dans une vie spirituelle, politique et sociale, affaiblie et déclinante. Sous l'influence néfaste du mythe du progrès, l'homme moderne n'a pas seulement mystifié le progrès technique, il s'est imaginé que la facilité de vivre s'accompagnait d'un progrès – infinitiment contestable – dans l'ordre du gouvernement de soi-même et du gouvernement de la cité.

L'histoire humaine est à base d'ironie. Elle semble régie par le vieux proverbe : «Des dents, pas de noix; des noix, pas de dents !» Une solide vitalité sociale, mais sans développement matériel; un prodigieux essor des sciences de la nature, mais un infantilisme corrélatif dans la sphère du bien commun et des sciences humaines ! La coïncidence spatio-temporelle du progrès technique et de la régression de la santé politique et sociale est le trait le plus saillant et le plus inaperçu de notre époque. Nous commençons seulement d'entrevoir que ces deux facteurs, l'un de croissance, l'autre de décroissance, ont été arbitrairement confondus dans une imaginaire ascension simultanée de l'humanité !

La démocratie idéologique des grands nombres a pulvérisé les communautés naturelles : familles, entreprises, communautés professionnelles, petites patries. Elle a dressé les hommes et les groupes les uns contre les autres, si bien que la société, ou plutôt *«la dissociété»* humaine, est devenue incapable d'assimiler organiquement le progrès des techniques. Par un inconcevable paradoxe, c'est au moment même où les techniques ont provoqué un développement économique inédit dans l'histoire, où le dynamisme économique peut résoudre le grave problème de la distribution des biens matériels nécessaires à la vie de l'homme, que l'humanité s'est grisée de doctrines de division et de mort. Sur de larges secteurs de la planète, sinon sur la planète entière, il est techniquement possible de saturer les besoins économiques élémentaires des hommes et d'assurer les bases matérielles du bien commun, si une politique, tantôt étatisante, tantôt féodalisante, ne détournait à son seul avantage, et au désavantage des hommes en chair et en os, la finalité de l'économie. Aveuglés par les propagandes politiques, les hommes refusent le pain qu'ils ont à leur portée et veulent se nourrir d'idéologies creuses.

L'histoire contemporaine prouve en effet que la démocratie des grands nombres a évolué dans deux directions.

La première est caractérisée par la défaillance de l'État et par le mépris où le tiennent les citoyens, par la constitution de groupes de producteurs dont les pressions politiques font dévier le dynamisme de l'économie vers la satisfaction de leurs intérêts propres. Qui en fait les frais ? Le consommateur, l'homme en chair et en os qui est la seule fin du processus économique, puisqu'on produit pour consommer et que l'homme de chair et d'os est seul capable de consommer des biens matériels.

La seconde est caractérisée par le culte et par la tyrannie de l'État qui occupe militairement une classe ou un parti unique, lequel détourne à son profit exclusif la finalité de l'économie.

Capté par l'étatisme totalitaire, le progrès technique a instauré une forme d'esclavage que l'humanité n'a jamais connue : un esclavage où l'individu n'a d'autres ressource que de se glorifier d'être membre du troupeau, un esclavage irréversible, sous peine de voir s'amorcer une régression technique qui diminuerait les miettes que l'esclave retire de sa situation. L'appropriation du progrès technique par le collectivisme – c'est-à-dire par une oligarchie – est bien la pire tare de notre époque.

Voilà où nous sommes.

Comment conclure maintenant ? Si une conclusion est ici possible, elle ne pourra que se condenser en une seule question : le progrès technique sera-t-il digéré par l'homme, intégré à sa substance d'homme et en définitive à la seule réalité humaine qui soit : l'individu en chair et en os ?

L'expérience relativement récente que nous avons du progrès technique et du dynamisme de l'économie, dont le surgissement et le foisonnement sont des phénomènes inédits dans l'histoire, ne nous permet guère de conclure hic et nunc par l'affirmative. L'optimisme de la plupart de nos contemporains en la matière me paraît être, à bien des égards, un refus d'infléchir le progrès technique dans le sens du progrès humain. L'abandon à cette Providence au rabais qu'est le déterminisme de l'Histoire chargé de conduire l'abstraction Humanité de triomphe en triomphe, s'accompagne du reste toujours d'un serein et sanglant mépris vis-à-vis de l'homme en chair et en os. Il est impossible cependant de dénier aux conquêtes de la technique et à leurs prolongements économiques le caractère global de forces bienfaisantes, généralement détournées de leur fin. La technique et l'économie subissent indubitablement, en dépit de leurs progrès sensationnels, une crise de finalité dont nous venons de décrire les grandes lignes et qui découle d'une crise plus profonde, celle de l'homme lui-même : l'homme ne sait plus ce qu'est l'homme. Comment le progrès technique pourrait-il être alors un progrès humain ? Nous avons des passe-partout pour toutes les connaissances, mais nous avons perdu la clef de la seule connaissance qui vaille : celle de l'homme concret, l'individu composé d'une âme et d'une chair qui sont irréductiblement les siennes, l'être humain qui a un nom propre à nul autre pareil. La reconnaissance de l'élément sacré que les Grecs et les Chrétiens ont toujours perçu dans l'être individuel – c'est la leçon de l'Antigone de Sophocle et celle de l'Évangile – est aujourd'hui obturée dans la mentalité de la plupart de nos contemporains. Nous avons perdu le sentiment du sacré, de ce sur quoi nous n'avons aucune prise, de ce qui, dans la réalité humaine, résiste à l'investissement de la raison, du calcul et de la conquête méthodique. Crémon est partout dans le monde moderne sous la forme d'une réduction de l'individu et de son mystère à des entités abstraites et collectives : ce que nous appelons encore société ou cité n'est plus rien qu'un tas de sable qui tient par inertie ou dans le moule toujours plus complexe et toujours plus cohésif de lois, de règlements, de plans, d'étatisme et de superétatisme divers, qui se prêtent merveilleusement à la manipulation de la réalité humaine et à sa transformation en statistiques anonymes. Avouons que certains adeptes des Églises chrétiennes elles-mêmes sont hantés par le mythe «communautaire» et que, par mimétisme, ils relèguent à l'arrière-plan le salut personnel de l'âme pour se lancer à leur tour à la poursuite du salut collectif de l'humanité. La docile lâcheté des individus, eux aussi, leur démission, leur infidélité à leur voca-

tion propre, leur renoncement à penser, agir, prévoir d'une manière personnelle, leur fuite panique des responsabilités, leur secrète propension à n'être plus que les rouages d'une machine qui leur distribuera gratuitement le bonheur, contribuent intensément à leur faire oublier qu'ils sont des hommes et qu'ils ont à sauver en eux un mystère inaccessible où Dieu ne s'introduit qu'en tremblant. Comment le progrès technique et le dynamisme de l'économie pourraient-ils être bénéfiques s'ils n'atteignent pas l'homme en ce qui le fait homme ?

S'il est vrai que le sens de l'individuel et le sens du sacré ne sont qu'un seul et même sens, s'il est encore vrai que le sacré n'est autre que le sens de la participation de l'homme au divin, au transcendant, au surnaturel, c'est d'abord dans le réveil des énergies religieuses qui subsistent en l'âme humaine, que nous pouvons espérer. L'homme ne peut connaître l'homme au seul niveau de l'homme. La connaissance de l'homme est inséparable de la connaissance de Dieu et la crise de finalité dont souffrent la technique et l'économie ne prendra fin que dans un climat religieux où l'homme lève la tête vers le Ciel et où il s'éprouve existentiellement relié à ce qui le dépasse.

Mais l'être n'est pas seulement un animal religieux, il appartient aussi à la terre, à divers corps sociaux qui prolongent son corps, à une patrie, à un État, au genre humain. C'est là aussi que le sens de l'homme pris en tant que réalité individuelle doit se récupérer, à peine de voir le progrès technique s'ensabler dans le collectivisme qui le presse de toutes parts et dont les structures le dévient de son aboutissement naturel. Nous sommes ici en face d'un monde de préjugés dont la nocivité a fait ses preuves et que la plupart des hommes d'aujourd'hui n'osent pas aborder de front.

Le court, et le long, en ce domaine est que le sentiment de présence de l'individuel ne se conserve d'une manière vivante que dans des communautés relativement restreintes. Seul un environnement humain, correspondant à la vivante capacité d'être de l'homme, peut préserver l'individu de la chute dans l'anonymat. Le contexte social où s'insère l'individu ne peut se dilater indéfiniment sans risque de crevaison pour lui-même, ni dommage pour l'homme qu'il englobe. La mode est actuellement aux grands états, aux superétats, aux organisations planétaires. C'est ce courant qu'il s'agit de remonter. Le progrès technique ne rejoindra son terme : l'individu en chair et en os,

que sur le terrain même où l'individu en chair et en os peut subsister. Aussi longtemps que les petites communautés naturelles et semi-naturelles ne reprendront pas vigueur, la réalité de l'être individuel ne sera qu'un mot vide de sens et le progrès technique ne sera pas finalisé et réglé par le seul homme qui soit au monde, mais par un cortège de spectres dont les puissances politico-technocratiques dirigeront la danse mécanique à leur gré.

L'individu seul est capable de choisir, parmi les biens matériels que la technique met à sa disposition, ceux qui servent ses besoins et qui contribuent à l'épanouissement de son être. Personne ne peut le faire à sa place. Personne ne peut substituer son choix au sien. L'originalité et la diversité irréductibles des désirs, des goûts et des demandes, sont sans doute plus accentuées encore au niveau du corps qu'au niveau de l'esprit. Aussi l'humanisation du progrès technique et de l'économie est-elle liée à la liberté du marché, à la disparition du dirigisme, au remplacement de l'étatisme dur ou mou par une autorité politique indépendante du jeu de l'offre et de la demande, qui puisse arbitrer les conflits entre les groupes, éliminer les monopoles et les trusts, résister aux pressions financières et aux pesées de l'étranger, mettre au service de l'intérêt général, représenté par le consommateur en chair et en os, l'afflux des biens matériels, élaborer et appliquer un code de l'économie, dont l'urgence est manifeste et dont le plus sûr effet sera de supprimer les parasites, les fraudeurs, les tireurs de ficelles qui abondent lorsque le progrès, amputé de sa finalité propre, verse dans l'anarchie et dans «l'organisation» permanente de la désorganisation.

En un mot comme en cent, il faut que le progrès technique, au lieu d'envahir horizontalement le monde, à la manière d'un déluge qui submerge toute vie, obéisse à la loi humaine de la verticalité et qu'il s'insère dans un mouvement organique d'une sève vivante qui s'enracine en bas et qui fleurit en haut. Le mot d'Auguste Comte reste vrai : le progrès – quel qu'il soit – n'est que le développement de l'ordre. Et l'ordre, pour l'homme, n'est pas la chute dans la matière ni l'évasion dans les nuées, mais l'humble et fière station debout. Le destin de l'homme repose aujourd'hui plus que jamais sur les épaules de tous ceux qui, dans le réduit inexpugnable de leur forte personnalité, auront pu maintenir l'homme en eux et autour d'eux contre la fascination des mirages, l'appel des sirènes et l'impudence des prétendants. C'est l'Ulysse chrétien qui en définitive triomphera de Léviathan.



CHERS AMIS LECTEURS
Toute l'équipe *Les Amis de St François de Sales*
vous souhaitent une Sainte Fête de Noël
et une année 2010 remplie d'abondantes grâces de de bénédictions divines.

Nous espérons aussi que notre petit Bulletin sera encore honoré de votre intérêt l'année prochaine

Pour pouvoir continuer il a besoin de votre soutien

NOUS REMERCIONS CHALEUREUSEMENT TOUS CEUX QUI ONT DÉJÀ FAIT UN DON EN SA FAVEUR.

Ci-après les coordonnées destinées aux abonnés par internet

ou pour ceux qui souhaitent payer via internet

Crédit Suisse, Sion, N° compte 715452-00 – IBAN CH16 0483 5071 5452 0000 0

ou encore sur notre site : www.amissfs.com – cliquer sur PAYPAL